

**Annexe n° 9.****Les débuts des Cafres comme soldats.**

J'étais à Bruxelles en 1886 au moment où l'administration de l'État indépendant résolut d'enrôler, à titre d'essai, un contingent nouveau de soldats-travailleurs parmi les Zoulou, un peuple brave par excellence.

Les conditions avaient été arrêtées depuis longtemps avec un agent de Delagoa-bay. Des télégrammes lui furent expédiés pour obtenir un important contingent. Il répondit au commencement de février qu'il comptait pouvoir rassembler trois cent cinquante hommes dans les trois mois. Étant désigné pour aller chercher cette troupe, j'offris de partir aussitôt pour Natal, afin de pouvoir contrôler sur place la qualité des engagés, m'informer du caractère de leur nation et au besoin refuser ceux qui me paraîtraient impropres. L'administration jugea avoir encore du temps devant elle et retarda mon départ. Vers le milieu de mars, je reçus l'ordre de me préparer à me rendre à Natal. Mais quelques heures plus tard, cette décision fut rapportée. Une dépêche de l'agent recruteur venait d'annoncer qu'il avait déjà réuni son contingent et tenait un vaisseau prêt à l'embarquer.

J'allai donc directement au Congo : quand j'y débarquai le 27 avril, le contingent cafre était arrivé depuis l'avant-veille, et le steamer qui l'avait transporté était déjà reparti, ce qui empêchait de renvoyer les hommes qui pourraient manquer d'aptitude. Les nouveaux venus étaient bien portants, mais affaiblis par la traversée. Ils parurent, en général, un peu trop grands pour le développement du buste et des jambes. Ce n'étaient pas des Zoulou, mais des hommes appartenant à des communautés paisibles.

Les Cafres furent vaccinés et envoyés à Matadi, où je reçus de M. Janssen, l'administrateur général, l'ordre de les installer dans un

camp provisoire et de donner un commencement d'instruction militaire à cent soixante d'entre eux, destinés à se rendre, au bout d'un mois, cent aux Stanley-Falls, et le reste chez les Ba-Ngala. On ne pouvait évidemment retarder cette éducation sommaire jusqu'à ce qu'ils fussent rendus à leur destination, les natifs et les Arabes devant absolument, dès leur arrivée, voir en eux des soldats déjà dressés.

MM. Dubois et Dhanis m'étaient adjoints. J'employais et j'avais recommandé à chacun la plus grande douceur dans le traitement des Cafres. Aucune punition corporelle ne pouvait être infligée dans cette période première d'éducation.

L'agent recruteur m'avait signalé le caractère un peu timoré de ces Africains du Sud, et, à mon grand étonnement, il m'avait prévenu de leur peu de goût pour le service militaire.

Pendant les premiers jours de l'installation du camp, tout alla bien. Mais quand arrivèrent de Vivi cent vingt fusils Snyder à nettoyer et à mettre aux mains de mes recrues, ce fut une terreur ridicule. Mes adjoints et moi, nous consacrâmes alors nos efforts à rassurer notre troupe. Lui montrant les caravanes d'ivoire des commerçants indigènes qui passaient armées, nous lui disions :

— Vous voyez bien que, dans ce pays-ci, les gens les plus paisibles ne marchent pas sans fusil. Il n'y a rien à craindre du moment où l'on se montre armé; mais voyager sans moyens de défense avec des marchandises considérables, c'est exciter inutilement la convoitise. Chez vous aussi, on ne va pas dans l'intérieur sans précautions. Votre mission réelle consistera à travailler; mais si l'on nous attaque, il faudra bien nous défendre. Etc., etc.

Les exercices de tir commencèrent tranquillement. Mais, le 20 mai, dix-sept Cafres-avaient disparu.

A l'appel du matin suivant, j'en demandai la raison aux chefs des tribus. Ils me déclarèrent que leurs hommes n'ayant pas été engagés comme soldats, mais comme travailleurs, beaucoup avaient pris peur, nous croyant des intentions belliqueuses, et les plus poltrons avaient fui.

A mes remontrances, ils firent la réponse suivante, qu'ils considéraient comme une énorme concession : « Nous consentirions sans inquiétude à emporter un fusil par tribu ! » (Un par quinze ou vingt hommes.)

Évidemment, l'ignorance complète de ces hommes relativement

aux Européens qui les commandaient et aux usages et au caractère des populations du Congo, les influençait grandement.

Nous ne pouvions avoir une bien grande confiance en eux, — tout en conservant l'espoir que l'éducation et le contact avec les Zanzibariques, les Haoussa et les indigènes diminueraient ces craintes, qui enlevaient toute énergie à nos nouveaux soldats. Mais se fonder sur cette simple probabilité pour garnir les postes éloignés d'hommes actuellement dangereux par leur faiblesse morale, eût été commettre une imprudence. Sur ma proposition, M. l'administrateur général décida de ne pas envoyer, en ce moment, les Cafres sur le haut-fleuve.

Un certain nombre d'entre eux furent réformés et rapatriés par le premier transport. Les autres se relevèrent dans la suite, et même une bonne partie fournit des soldats courageux et dévoués.

Leur calme est une grande qualité assez rare chez les nègres.

Tout en faisant la part des circonstances, rappelons-nous le mot de Végèce :

« Peu d'hommes naissent braves. Plusieurs le deviennent par l'éducation. »

---